

- :- :- :- :- :- :- :- :-

Ferenczi nous intéresse, à plus d'un titre. Quand on essaie de rendre raison de l'acte analytique, on ne peut faire l'impasse sur ses apports, ses errements, ses échecs. Sa rigueur, son intransigeance, son appréhension de la psychanalyse comme foncièrement profane, se retrouvent dans la façon dont Lacan théorise l'expérience, de même que la manière dont il refuse de séparer analyse « thérapeutique » et analyse « didactique ». Sa recherche visant l'analyse absolue (comme le zéro du même nom en physique) ne peut que faire écho pour nous, même s'il finit par s'y égarer et par s'y perdre.

Ferenczi a beaucoup fait travailler les psychanalystes, tout particulièrement les lacaniens. Ils se sont attardés sur ses trouvailles dans le domaine de la technique. Plus globalement, « le cas Ferenczi » constitue un objet de travail, au même titre que les grands comptes rendus cliniques que nous connaissons. Sándor peut en effet prendre place dans la galerie des portraits de nos ancêtres analysants, aux côtés d'Emma, Ida, Sidonie, Herbert, Ernst, Daniel-Paul, Sergueï, Sabina..., mais aussi de Dick, Marguerite, Philippe, et bien d'autres encore. Ses inventions techniques, ses choix, ses options, témoignent de ce que peut être une théorisation prise dans le transfert (si tant est qu'une théorisation puisse y échapper). Elles révèlent le drame d'une vie, inscrite de part en part dans le rapport à Freud, ce père dont il ne pourra s'arracher qu'exsangue.

« Dans mon cas, une crise sanguine est survenue au moment même où j'ai compris que non seulement je ne pouvais compter sur la protection d'une 'puissance supérieure' [...] Est-ce que je dois (si je peux) me créer une nouvelle base de personnalité et abandonner comme fausse et peu fiable celle que j'avais jusqu'à présent ? Ai-je le choix entre mourir et me « réaménager » - et ce à l'âge de 59 ans ? »

Quoi de plus évocateur que cet extrait, très connu, et si souvent cité, de son *Journal clinique*, écrit au moment où il est en train de mourir d'une anémie de Biermer ? Il est emblématique de ce transfert amor dont il a souffert avec tous les malentendus qu'il implique. La cure analytique « officielle » de Ferenczi avec Freud n'a duré que quelques semaines, en deux temps, pendant la Grande Guerre. Mais il est sans doute plus juste de dire qu'elle a duré 25 ans, de mars 1908, date de la première visite Berggasse, jusqu'à mai 1933 date de sa mort. La volumineuse correspondance échangée en témoigne.

Je ne vais pas reprendre dans le détail les aléas de la relation entre Freud et ce maître de l'analyse qu'est Ferenczi (c'est ainsi qu'il est désigné dans *Analyse avec fin et analyse sans fin*). Les textes qui y font référence sont nombreux. Je vais me contenter d'en marquer quelques temps forts, scandés par des écrits de l'un et de l'autre, et orientés par la question de l'acte analytique.

Vienne – New-York – Nuremberg 1908-1910 :

¹ Reprise écrite partielle de deux séances du séminaire « Le tact de l'analyste entre technique et style » saison 2017-2018

La première rencontre, en février 1908 suscite l'enthousiasme de part et d'autre. Freud a 52 ans. Il en a fini avec Fliess et pense à organiser le mouvement psychanalytique au-delà de sa propre personne. Ferenczi, 35 ans, est fils d'immigrés galiciens en Hongrie. Son père Baruch Fränkel, libraire, imprimeur, éditeur, est décédé quand Sándor avait quinze ans. Ce dernier a hérité de ses idées « progressistes ». Quand il vient rendre visite au Professeur, Ferenczi, qui a magyarisé son patronyme, sort d'une relation très forte avec un éminent médecin de Budapest, Miska Schächter, dont il a été l'élève, proche et zélé, semble-t-il, au point d'avoir été surnommé « Schächter-miniature ». Le moment de la rencontre avec Freud paraît une sorte de révélation pour Ferenczi. Il a trouvé. Mais quoi ? Un maître ? Un père ? Une cause ? Tout cela à la fois ? Freud, quant à lui, a sans doute trouvé un élève (un disciple ?), doué, engagé et inventif, susceptible de faire contrepoids à cet enfant de pasteur zurichois qu'il a désigné comme son héritier officiel.

Ferenczi est du voyage pestiférant² avec Jung et le maître, à la Clark University de Worcester en Août 1909. Et en mars 1910 au congrès de Nuremberg il est chargé par Freud de proposer la création de l'Association psychanalytique internationale :

« Je connais bien la pathologie des associations et je sais combien souvent dans les groupements politiques, sociaux et scientifiques règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel, au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun.

Les associations, dans leur principe comme dans leur structure, conservent certaines caractéristiques de la famille. Il y a le président, le père, dont les déclarations sont indiscutables, l'autorité intangible ; les autres responsables : les frères aînés, qui traitent les cadets avec hauteur et sévérité, entourant le père de flatteries, mais sont tout prêts à l'évincer pour prendre sa place. Quant à la grande masse des membres, dans la mesure où elle ne suit pas aveuglément le chef, elle écoute tantôt tel agitateur, tantôt tel autre, considère le succès des aînés avec haine et jalousie, tente de les supplanter dans les faveurs du père. La vie de groupe fournit le terrain où se décharge l'homosexualité sublimée sous forme de haine et d'adulation. Il semble que l'homme ne peut guère échapper à ses caractéristiques familiales, qu'il est bien « Zoon Politikon », animal en troupeau, dont parlait le sage grec. Aussi loin qu'il s'écarte avec le temps de ses habitudes, de la famille dont il a reçu la vie et son éducation, il finit toujours par rétablir l'ordre ancien : en quelque supérieur, héros ou chef de parti respecté il retrouve un nouveau père ; en ses compagnons de travail, ses frères ; en la femme dont il a la confiance, la mère ; en ses enfants, ses jouets. Ce n'est pas une analogie forcée, c'est la stricte vérité. Une preuve parmi d'autres en est fournie par la régularité avec laquelle même nous, analystes sauvages et inorganisés, condensons dans nos rêves la figure paternelle avec celle de notre chef spirituel. Bien souvent en rêve j'ai, sous une forme plus ou moins déguisée, anéanti et enterré le père spirituel, hautement respecté mais au fond encombrant, du fait même de sa supériorité spirituelle, et qui de surcroît présentait toujours certaines caractéristiques de mon propre père. Nombre de mes collègues ont fait état de rêves semblables. »³

Ce long extrait de l'intervention de Ferenczi est très connu, et les considérations dont il fait état peuvent aujourd'hui passer pour très banales. Il vaut d'être repris en raison de l'aveu sans fard qu'il contient, la sincérité et la confiance dont il témoigne à l'endroit des frères-collègues, la façon dont Ferenczi s'y présente – en tant que fils - comme une sorte d'illustration clinique de ce que le maître est en train d'élaborer à cette époque : le mythe du Père originaire.

² Cf. le « ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », dont nous, nous ne saurons jamais si cela a été véritablement énoncé par Freud.

³ : Extrait de « De l'histoire du mouvement psychanalytique » (Ferenczi - Œuvres complètes tome I)

Freud, quant à lui intervient au congrès sur les « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique » (« Les chances d'avenir... » dans la nouvelle traduction). Et il souligne dans ce texte pour la première fois, la nécessité de l'analyse de l'analyste (un des chevaux de bataille de Ferenczi). Mais il est loin d'en faire une condition absolue.

« Nous sommes devenus attentifs au « contre-transfert » qui s'installe chez le médecin de par l'influence du patient sur la sensibilité inconsciente du médecin et nous ne sommes pas loin d'avancer l'exigence que le médecin doive obligatoirement reconnaître en lui-même et maîtriser ce contre-transfert. Nous avons remarqué, depuis qu'un assez grand nombre de personnes pratiquent la psychanalyse et échangent entre elles leurs expériences, que chaque psychanalyste ne va qu'aussi loin que le permettent ses propres complexes et résistances internes, et nous réclamons par conséquent qu'il commence son activité par son auto-analyse et approfondisse continuellement celle-ci au fur et à mesure de ses expériences avec le malade. Celui qui n'arrive à rien dans une telle auto-analyse n'a pas autre chose à faire qu'à se contester à lui-même la capacité de traiter analytiquement des malades. »

On notera la prudence des formulations de Freud « nous ne sommes pas loin d'avancer l'exigence.... » et la locution « auto-analyse » qui est employée. Les traducteurs français du comité des œuvres complètes soulignent pertinemment que, dans le texte, « auto-analyse », traduction de *selbstanalyse*, peut tout autant désigner l'analyse pratiquée par soi-même sur soi-même, que l'analyse pratiquée avec un autre sur soi-même.

Syracuse 1910 - voyage en Italie :

Enfin seuls ! À l'automne 1910 Freud et Ferenczi, archéologues de l'âme et passionnés par l'Antiquité, partent en Italie, plus exactement en Sicile. Ils pourront visiter les vestiges pendant la journée et travailler ensemble le matin et le soir. Ce séjour est prometteur... et décevant. Ferenczi, qui avait fait un voyage du même genre à Corfou avec son maître précédent, Schachter, pensait pouvoir prendre auprès de Freud la place d'ami, d'alter ego, d'analyste ; pouvoir enfin être dans un lien de parité avec celui qui est en place de père, et percer ainsi le mystère de la jouissance paternelle en recueillant ses confidences. La place avait déjà été occupée, par Fliess bien sûr, et donc pas de raison qu'on ne puisse succéder à ce dernier.

Mais il n'y a plus de place. Freud en a fini avec Fliess et il est désormais seul dans le rôle qui est le sien. Ayant « réussi où le paranoïaque [Schreber - Fliess] échoue »⁴, il n'y a plus de pairs, tout juste des fils dont un, Jung, dauphin désigné, ne tient pas tellement à être fils, et l'autre ne demande qu'à l'être, mais à condition d'être un fils-pair et aussi sans aucun doute fils-père (aux dires de Lacan dans le séminaire XI). Et Freud répond à la demande de Ferenczi... à moitié. Fils⁵, il veut bien, mais sans parité. Au souhait de mutualité de Ferenczi il oppose une fin de non recevoir, lui proposant de faire office de secrétaire pour noter sous sa dictée ce qu'il est en train d'élaborer à propos de Schreber. Mais Ferenczi refuse. Il se montrera dès lors morose et boudeur pendant tout le reste du séjour.

C'est sans doute à ce moment-là que s'est constitué le malentendu, jamais véritablement dépassé, dont le souvenir resurgira vingt ans plus tard. L'importance du voyage en Sicile et de la « scène originaria » qu'il constitue a été soulignée par toutes celles et ceux qui ont travaillé sur le cas Ferenczi. C'est l'impasse initiale. Celle où se condense tous les tenants et aboutissants de la relation, et qui explique sans doute le reproche adressé plus tard à Freud de n'avoir pas analysé

⁴ : C'est à ce moment que Freud écrit cela à Ferenczi

⁵ : Comme on le sait, dans nombre de ses lettres il s'adresse à Ferenczi en l'appelant : « Mon cher fils ».

le transfert négatif de son patient Sándor, pourtant explicitement énoncé au congrès de Nuremberg peu avant. Impasse productive puisque c'est le point de départ des inventions ferencziennes, qui, d'une certaine manière, ont toutes pour visée la sortie de l'impasse transférentielle : la technique active, l'analyse mutuelle (celle que Freud a refusé à Ferenczi en Sicile), l'analyse « à fond », dont là aussi Freud aurait privé son cher élève, la tendresse de l'analyste pour l'analysant, qui n'était pas vraiment le genre de Freud, etc. Sortie ratée, puisqu'on ne cesse de se retrouver dans l'impasse sans jamais pouvoir passer à autre chose.

Cent ans après, dont quarante de séminaires et d'écrits de Lacan, on ne peut que porter un œil critique sur toutes les propositions de Ferenczi. Mais il nous apprend que les impasses du transfert peuvent s'avérer productives, quand l'analysant est par ailleurs un théoricien. Peut-être sont-elles pour quelque chose dans ce qui s'invente, et pas seulement dans le cas Sándor. Quand nous théorisons sur la psychanalyse, l'acte qui la caractérise, ses fins, sa fin, sa terminaison, est-ce celle que nous avons faite, ou celle que nous avons faite... pas tout à fait ? Dit autrement, et en terme plus choisis : cette théorisation, est-ce un « moment de passe » ? Ou encore autrement : l'invention dans/hors analyse, est-elle l'effet d'un mouvement d'arrachement au transfert.

Les noces ... avec la femme aimée (?)

« Un sujet qui en pratiquant la psychanalyse a obtenu de grands succès trouve que ses relations tant avec l'homme qu'avec la femme - avec les hommes ses concurrents, et avec la femme qu'il aime - ne sont malgré tout pas dépourvues d'entraves névrotiques. C'est pourquoi il va se faire analyser par quelqu'un qu'il juge supérieur à lui-même. Cet auto-examen critique est couronné de succès : il épouse la femme aimée et devient l'ami et le professeur de ses présumés rivaux. »⁶

Je ne vais pas m'appesantir sur la longue hésitation qui fut celle de Ferenczi quant au choix de son épouse. C'est un épisode très connu et là aussi, très commenté. Que l'hésitation marque la vie amoureuse de certains hommes, il paraît que c'est assez fréquent. C'est le plus ordinaire de la névrose, et de la psychanalyse. Il arrive un peu plus rarement que le choix soit à faire entre une mère et sa fille.

Ferenczi comme de juste confie son embarras à Freud. C'est cet embarras qui l'amène à entreprendre une analyse, « officielle ». Freud, fidèle à la neutralité de l'analyste qu'il recommande à ses élèves, insiste très fermement au cours de cette analyse, en tranches (deux, de deux semaines), pour que Ferenczi choisisse celle qui recueille sa préférence. Entendons sa préférence à lui, Freud : à savoir Gizella, la mère, de onze ans plus âgée que Sándor. Comme de juste, Sándor choisit donc la fille. Ajoutons que, comme il se doit, cette fille, Elma, avait été en analyse avec lui, l'amant de sa mère, après que Freud ait repéré chez elle des « traits schizoïdes ». Cette analyse n'avait pas été sans effets : elle avait fait bouger l'analyste, qui s'était retrouvé auprès d'Elma plutôt que dans son fauteuil derrière elle.

Ferenczi choisit donc Elma. Mais très vite change d'avis (dira-t-on qu'il cède sur son désir d'homme pour rester fils ?). Quoi qu'il en soit, il envoie Elma en analyse à Vienne (ceux qui devinent chez qui, ont gagné !) et finit par épouser Gizella en 1919, après le divorce de cette

⁶ : Freud - « Analyse avec fin et analyse sans fin » (2^{ème} section)

dernière⁷. Nul doute que ce soit là le choix de la femme aimée, sans contestation possible, ainsi que Freud l'affirme. On peut en voir la preuve irréfutable dans cet extrait d'une lettre adressée par Ferenczi à Groddeck en 1922 :

« Le professeur Freud [...] s'en tient à son opinion [...] que l'élément principal chez moi serait ma haine à son égard, lui qui [...] a empêché mon mariage avec la fiancée plus jeune [actuellement belle-fille]. »

Comme on le saisit, la façon dont Freud rend compte de tout cela dans son écrit de 1937, ne semble pas exactement correspondre à ce qui s'est déroulé. La réalité a été légèrement simplifiée (?), arrangée (?). Le point significatif ici réside dans le rôle attribué à Freud. Ferenczi ne semble pas en mesure de quitter sa position vis à vis du Père-maître, celui qui donne la permission, alimentant ainsi une hainamoration filiale dont il ne sort pas.

Agir, action, acte – Budapest 1919 :

Après une période de grands succès et d'avancées thérapeutique, les cas où cela résiste dans les analyses s'avèrent de plus en plus fréquents. Cela se manifeste, entre autres, par des effets d'engluement transférentiel. Guérir grâce à la vérité du savoir inconscient, ne semble plus aussi simple. C'est le moment où Freud commence à souligner l'importance de la répétition, comme le montre son texte « Remémoration, répétition, perlaboration ». Il répond aux difficultés de la pratique en choisissant la voie épistémique, se demandant « comment penser l'impasse ». Et, avec la pulsion de mort, il propose une avancée théorique qui l'amène à reconsidérer entièrement ce qu'il avait élaboré jusqu'alors. Ferenczi y répond de son côté par la voie thérapeutique, en se demandant « comment faire pour guérir les patients, les guérir de leurs souffrances, et les guérir du transfert ? ». Et faire, ici, c'est agir. C'est ainsi qu'il met au point ce qui s'appellera « la technique active ». Les principes en sont illustrés dans son texte publié en 1919 « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie ».

Ce qui caractérise l'activité dans cette technique c'est... l'abstention : entendons la façon dont, activement, l'analyste enjoint sa patiente, enferrée dans un transfert amoureux dont elle ne sort pas, de s'abstenir de faire quoi que ce soit. Ne rien faire, et surtout pas ce qu'elle fait automatiquement, sans y penser, pendant, avant, après les séances : bouger, croiser et décroiser les jambes, remettre en place le pli de sa robe, aller uriner compulsivement etc. Autant de manifestations d'un onanisme larvé qui empêche, entre autres choses, la pleine satisfaction sexuelle lors des relations avec son époux. Il s'agit en quelque sorte de ne pas se disperser. Entendons : ne pas laisser la libido se disperser, elle qui est censée être vectorisée par la zone génitale, là où se réalise l'unification des pulsions partielles. Comme on le sait, la lecture, par Lacan, de la théorie des pulsions est un peu différente.

On remarquera comment ici Ferenczi touche le corps de sa patiente en posant des interdictions. Dira-t-on que, lacanien avant l'heure, il « coupe dans la jouissance » par son agir ? Il veut, en tout cas, couper court à la jouissance tirée des affres de l'amour de transfert, en empêchant les menues satisfactions onanistes qui l'accompagnent. Est-ce l'équivalent de la coupure selon Lacan, qui tranche dans la jouissance en produisant un « effet sujet » ? Cela pourrait y ressembler, à ceci près que la coupure Ferenczienne est au service d'une injonction à jouir, mais autrement ; ce qui n'est pas exactement le cas de l'interprétation selon Lacan.

⁷ : Pour donner une touche encore un peu plus dramatique au tableau, on peut ajouter que Géza Pálos, le premier mari de Gizella, meurt (mystérieusement ?) le jour du second mariage de celle-ci.

Quoi qu'il en soit, au congrès de Budapest en 1919, Freud, dans son intervention intitulée « Les voies nouvelles de la thérapie analytique » (aujourd'hui « Les voies de la thérapie analytique »), évoque la question de l'activité de l'analyste, en reprenant ce que propose Ferenczi et en lui répondant. Il faudrait ici se livrer à un commentaire détaillé du texte de Freud, montrant comment il semble souscrire tout à fait au point de vue de Ferenczi :

« Ne pouvons-nous ici lui apporter [au patient] aucune autre aide que celle qu'il doit à l'impulsion du transfert ? [...] Devons-nous alors avoir scrupule à modifier adéquatement cette constellation par notre intervention ? J'estime qu'une telle activité du médecin qui traite par l'analyse est irréprochable et parfaitement justifiée. [...] L'activité du médecin, dans toutes les circonstances de ce genre, doit se manifester par une intervention énergique contre les satisfactions substitutives précipitées. »

Mais l'abstinence qu'il recommande si elle vise à éviter les « satisfactions substitutives précipitées » accordées au patient, concerne d'abord le médecin/analyste :

« Celui qui, ayant, par exemple, un cœur débordant le disposant à aider, dispense au malade, en tant qu'analyste, tout ce qu'un homme peut espérer d'un autre, commet la même faute économique que celle dont se rendent coupables nos établissements de soins non analytiques pour nerveux. »

C'est le désir d'aider, de guérir, d'éduquer qu'il s'agit de mettre en suspens. À bon entendeur salut ! En d'autres termes, et pour anticiper un peu, il faut se contenter d'un impossible spécifique, et d'un seul : analyser et rien d'autres, ni gouverner, ni éduquer (ni guérir ?). Cela, ce n'est pas l'affaire de l'analyste. Mais sans doute est-il difficile de renoncer à ces impossibles-là.

« Nous avons délibérément refusé de faire du patient qui, cherchant de l'aide, se remet entre nos mains, notre bien propre, de façonner pour lui son destin, de lui imposer nos idéaux et, avec l'orgueil du créateur, de le modeler à notre image... »

Freud paraît donc ici de prime abord en accord avec Ferenczi, mais ce n'est pas sans nuances. Là où acte analytique renvoie, avec Ferenczi, à l'agir guérisseur, il paraît chez Freud rimer plutôt avec abstinence. Celle-ci concerne certes le patient, mais aussi l'analyste. Tout cela d'ailleurs ne fait que reprendre les recommandations des « Conseils aux médecins » ou du texte « Sur l'engagement du traitement », « essentiellement négatives » comme il sera dit un peu plus tard.

Comme on le sait Ferenczi aura un peu de mal à renoncer à l'activité pour venir à bout de ce qu'il considère comme des obstacles. Dans son texte « Les fantasmes provoqués » de 1924 il explique comment il cherche, avec un patient, à susciter les manifestations du transfert négatif pour que l'analyse puisse se terminer. Et on ne peut manquer de se souvenir ici du reproche si douloureusement vif qu'il adresse à Freud jusqu'à la fin et qui pourrait s'énoncer de la façon suivante : « Père, ne vois-tu pas que je te hais ? ». Pour cela, s'inspirant sans doute de ce qui s'est passé avec l'Homme aux loups, il fixe arbitrairement un terme. Mais il ne s'en tient pas là et invite le patient à lui faire part de toute la haine qu'il ressent (que qui ressent ?). Après tout un temps, finissent par émerger des fantasmes d'agression, et comme cela ne semble pas suffire, le patient en rajoute :

« À la fin il fantasma avec une acuité hallucinatoire qu'il me battait puis qu'il me faisait sauter les yeux, fantasma qui se transforma brusquement en une scène sexuelle où je jouais le rôle de la femme. »

De quoi s'agit-il ici ? De l'explicitation d'un fantasme de l'analysant ou, comme avec l'Homme aux loups, d'une réponse à la demande de l'analyste, demande de « cracher le morceau », fut-ce un morceau placé dans la bouche de son patient par l'analyste lui-même ? Quoi qu'il en soit

Ferenczi finira par renoncer à sa « technique active », mais il aura du mal à s'empêcher d'essayer d'autres aménagements du dispositif permettant selon lui des avancées thérapeutiques.

L'usage de cette technique invite à nous interroger sur le statut des différents types d'intervention de l'analyste : qu'est ce qui dans notre action (quelle qu'en soit la forme) relève de l'acte analytique, et qu'est-ce qui relève d'une injonction surmoïque (au sens où Lacan énonce que le surmoi pousse à jouir) véhiculée par un passage à l'acte ? J'ai déjà évoqué dans un texte précédent ce que produisaient chez l'analyste les interventions incomprises de son propre analyste : des passages à l'acte (dussent-ils se limiter à des paroles ou des silences) venant du Surmoi et allant au Surmoi.

De l'élasticité, à la question de la fin – Ferenczi divisé :

Je viens de le mentionner, Ferenczi laissera de côté son désir d'activité, mais continuera à être intéressé par la question de la technique, et de ce qui fait la spécificité de l'action de l'analyste. Le texte « Élasticité de la technique analytique » de 1928 témoigne de cette préoccupation. On pourrait le considérer comme un écrit technique supplémentaire, venant compléter ceux proposés par Freud entre 1910 et 1919. Quelques points méritent d'en être repris :

1) Une science ? :

La psychanalyse est une science, un outil d'exploration et de traitement, tel la chirurgie. Certes parfois monotone et ennuyeux, il met à la portée de tous, ce qui relève des mystères de l'âme, autrefois réservé aux artistes et aux poètes. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, des artistes du bistouri ? Mais qu'est-ce qui assure le caractère scientifique de l'action de l'analyste ? Qu'est-ce qui permet d'affirmer que ce n'est pas son bon vouloir, son bon plaisir qui agit quand il intervient ? Qu'est-ce qui permet d'effacer « l'équation personnelle de l'analyste » ? Réponse :

« ...la deuxième règle fondamentale de la psychanalyse, à savoir que quiconque veut analyser les autres doit d'abord être analysé lui-même. Depuis l'adoption de cette règle, l'importance de la note personnelle de l'analyste s'évanouit de plus en plus. Toute personne qui a été analysée à fond, qui a appris à connaître complètement et maîtriser ses inévitables faiblesses et particularités de caractère, aboutira nécessairement aux mêmes constatations objectives, au cours de l'examen et du traitement du même objet d'investigation psychique et, par voie de conséquence, prendra les mêmes mesures tactiques et techniques. En fait, j'ai le sentiment que, depuis l'introduction de la deuxième règle fondamentale, les différences de technique analytique sont en train de disparaître. »⁸

En d'autres termes c'est l'analyse de l'analyste qui permet de rendre scientifique, objective et objectivable, cette pratique. On notera la contradiction dans laquelle est pris Ferenczi : il prône « l'analyse à fond », indispensable pour donner quelque rigueur à la cure. Mais cette analyse totale dont il se fait le chantre, c'est précisément ce qui lui manque. L'analyste doit être « entièrement » analysé, mais lui, Ferenczi, ne l'est pas. Le maître n'a pas voulu lui donner cette analyse que, sans aucun doute, il avait le pouvoir de dispenser. Encore une fois, de l'impasse naît la théorisation, même si elle divise celui qui la conçoit.

2) Incise : l'analyste transparent ?

La « deuxième règle fondamentale » est l'un des apports essentiels de Ferenczi. Lacan accentuera le trait en faisant de l'analyse en intension, autrement dit de l'expérience elle-même,

⁸ Les italiques se trouvent dans le texte de l'article.

la seule condition « d'accession du psychanalyste à une garantie collective »⁹. Est-ce pour se conformer aux principes de la science ? Dira-t-on aujourd'hui que, pour celui ou celle qui prétend faire l'analyste, il s'agit d'être « analysé à fond » afin d'effacer sa propre singularité ? Nous utiliserions sans doute d'autres formulations. Nous pourrions pourtant aisément nous reconnaître dans le souci de mettre en suspens la subjectivité de l'analyste, son Moi. Mais est-ce pour faire de l'analyse une pratique répondant aux impératifs d'objectivation de la science, et de l'analyste l'opérateur d'une théorie (fût-elle la sienne propre), et d'une technique éprouvée ? Faut-il promouvoir, comme semble le suggérer Ferenczi, l'idée de l'analyste effacé ?

Plutôt qu'effacé, peut-être vaudrait-il mieux parler de « l'analyste s'effaçant » - affaire de conjugaison, de forme verbale, mais qui a toute son importance. Son acte prend appui sur son engagement singulier tout en produisant un effacement de sa singularité, puisque cet acte ne tire son efficace que d'une supposition appelée à tomber. Mais c'est un acte, et pas la mise en œuvre d'un procédé préétabli, autrement dit d'une procédure, et en cela il ne saurait se réduire à l'office d'un pur opérateur transparent comme semble le préconiser Ferenczi dans son texte. L'analyste en assume la pleine responsabilité et il ne peut qu'y mettre du sien, « ses propres plis »¹⁰, son jugement, son dire, sa voix, son corps...

Quoi qu'il en soit avec cette question, on touche un point paradoxal inhérent à l'acte analytique. Faut-il dire un point d'impossible ? Cet acte passe à chaque fois, par un choix singulier, dans un certain style. Mais il aboutit, non à l'affirmation d'une originalité à nulle autre pareille, tout au contraire à un effacement.

Nous aimons nous comparer à des artistes. Cela flatte notre narcissisme tellement mis à l'épreuve, chaque jour, avec nos patients. L'analyste partage avec l'artiste le caractère intransmissible et non reproductible de l'acte, là où Ferenczi voulait précisément faire de cet acte quelque chose d'entièrement transmissible, une science assurée grâce à l'analyse de l'analyste menée « à fond » garante elle-même d'une technique éprouvée. Mais il y a une différence : l'analyste ne crée rien, l'analysant non plus d'ailleurs, du moins dans l'expérience elle-même. Olivier Grignon, soutenait que l'analyste était un artiste qui ne pouvait faire état publiquement de ses œuvres. J'ai déjà eu l'occasion de faire référence à cette affirmation. Et j'ai déjà souligné que je n'y souscrivais pas. Il n'y a pas d'œuvre, sauf à rabattre l'expérience sur une éducation, une pratique où prévaut l'identification. Et l'analyste ne signe pas, il n'engage pas son nom, même si dans sa pratique il s'engage (mais à quoi renvoie donc ce « s' » ?) Dit encore autrement : l'analysant n'est pas fils ou fille de son analyste. Il n'y a pas de filiation, de dynastie psychanalytique. Mettre l'accent sur le fait qu'un tel a fait son analyse avec un tel ou une telle, ce que nous faisons si souvent, ne signifie pas grand chose, du moins cela ne devrait pas signifier grand chose. Sauf à appliquer par devers soi la théorie de l'identification au Moi fort de l'analyste, ou à considérer que la référence à l'analyste, l'adhésion à ses idées, ses points de vue, son style (y compris vestimentaire, pourquoi pas ?) constituent un reste inanalysé, l'effet d'un impossible décollement, ou décollage....

3) Le tact :

En effet, pour Ferenczi, il y a un reste, comme pour chacun sans doute. Et ce reste le travaille et le fait travailler. Ce reste est quelque chose dont il n'est pas possible de rendre compte suffisamment précisément pour en faire une règle technique applicable à tous les analystes, en vue d'encore plus de scientificité. Mais, dans la perspective qui est la sienne, ce ne devrait être

⁹ : Proposition d'Octobre 1967, 1^o version – *Autres écrits* p. 587

¹⁰ : Pour faire référence à une tournure employée par Lacan dans sa « Proposition d'octobre 1967 »

que provisoire, appelé à se réduire grâce au progrès du savoir et de la technique. Et comme par hasard ce reste touche une des questions qui traverse toute son œuvre, celle qui concerne l'action de l'analyste : « comment faire ? ». Effectivement comme enfer, la psychanalyse à la Ferenczi est pavée de bonnes intentions. Ce texte sur l'élasticité, comme bien d'autres, l'illustre parfaitement. À cette question du reste qui oriente l'action de l'analyste, il répond avec une notion évoquée par Freud deux ans auparavant dans *La question de l'analyse profane* (dans la section V) : cela dépend du tact.

« À quoi reconnaît-on le moment opportun [pour communiquer une interprétation] ? C'est une affaire de tact (Das ist Zache eines Takts] » (Freud)

« J'ai acquis la conviction que c'est avant tout une question de tact psychologique, de savoir quand et comment on communique quelque chose à l'analysé [...]. Vous voyez, avec le mot de « tact » j'ai seulement réussi à exprimer l'indétermination en une formule simple et plaisante. » (Ferenczi)

« Tact » est, chez l'un et l'autre, le nom de l'impossible à dire, de l'impossible à formaliser le réel de l'acte analytique. Quelque chose qui concerne la dimension performative de la parole, impossible à reproduire et à transmettre, et qui excède le seul champ symbolique.

Mais là où Freud laisse en suspens l'indétermination qu'implique ce terme « tact », relevant de « l'art » de l'analyste, Ferenczi essaie courageusement de rendre raison de l'usage de cette notion. Et il répond : le tact c'est la « faculté de sentir avec ». C'est ce qu'on pourrait appeler, en s'en tenant à l'étymologie : la psychanalyse sympathique. Et elle a donné naissance, on le sait, à tout un courant qui s'est développé dans les pays anglo-saxons, mettant l'accent sur l'importance du contre-transfert, faisant des éprouvés et pensées contre-transférentiels un point d'appui pour la pratique de l'analyste. Cette théorisation prend racine, me semble-t-il, dans des considérations comme celles de Ferenczi dans ce texte.

Tout ce qu'il y développe peut se lire comme l'envers de sa technique active. Là où il interdisait tel ou tel agir chez sa patiente, il s'interdit ici à lui-même d'agir d'une manière qui favoriserait les résistances du patient. Et cette sympathie doctrinale donne au patient « une impression de bonté ». Il ne s'agit, certes pas, de prôner cette bonté comme une vertu morale, c'est l'effet d'un principe technique. Comment ne pas y voir pourtant l'autre face du Surmoi interdicteur, sadique nécessairement, mis en acte dans la technique active critiquée ici ? Comment ne pas y voir la bonne intention (thérapeutique) dont est pavé l'enfer.

Quoi qu'il en soit, la sympathie recommandée par Ferenczi ne constitue qu'un des versants de la position qu'il est censé tenir. L'autre, c'est l'activité intellectuelle permettant de « soupeser froidement la situation ».

Le « tact », ce nom de l'impossible à dire, de l'impossible à rendre compte de l'effectivité de l'acte de l'analyste, vient chez Ferenczi recouvrir une division entre compréhension et élaboration, entre sentiment et pensée, entre Imaginaire et Symbolique. Et cette division est constitutive de ce qu'il appelle une « métapsychologie de l'analyste » : « Ses investissements oscillent entre identification (amour objectal analytique) d'une part et contrôle de soi ou activité intellectuelle d'autre part ». Ce qu'il appelle « élasticité » et qui est partie intégrante de ce tact, consiste à osciller : se laisser faire par le patient, prendre des coups, mais revenir à la même place, tel un culbuto¹¹, tout en ne lâchant jamais l'activité intellectuelle d'interprétation.

4) À l'envers de l'activité – Le Surmoi au rancart :

¹¹ : L'image est de lui.

Le texte contient un certain nombre de recommandations en écho à celles de Freud dans ses textes techniques. On peut en reconnaître la pertinence. Je ne vais pas les reprendre ici, elles pourraient se résumer en soulignant qu'il s'agit toujours pour l'analyste de se laisser faire, je viens de l'évoquer. Et cela passe par la mise en suspens de ses résistances narcissiques. On ne peut que souscrire à de telles recommandations, en se demandant si elles correspondent à la place de semblant d'objet qu'implique le discours de l'analyste, formalisé par Lacan. Sur certains points, ce n'en est sans doute pas très éloigné, même si on peut contester qu'il s'agisse ici de l'humilité - dans le texte « plus que chrétienne » - recommandée dans l'article. Celle-ci s'oppose à la posture de supériorité médicale vivement dénoncée. Elle n'en est pas moins l'autre face.

Là encore on pourra lire les recommandations de Ferenczi à la lumière de ses propres limites. Se laisser faire, je l'ai évoqué, c'est l'envers de son activisme, et « l'impression de bonté » est la doublure de la méchanceté d'un Surmoi qu'il s'agirait de conjurer. C'est d'ailleurs ce qu'il prône tout à fait explicitement :

« Dans plusieurs textes de moi, entre autres, l'attention a été attirée sur le fait que le processus de guérison consiste en grande partie en ce que le patient met l'analyste (le nouveau père) à la place du véritable père qui tient tant de place dans son Surmoi, et qu'il continue désormais à vivre avec ce Surmoi analytique. Je ne nie pas que ce processus ait effectivement lieu dans tous les cas, j'admets de même que cette substitution puisse entraîner des succès thérapeutiques importants, mais je voudrais ajouter qu'une véritable analyse de caractère doit mettre au rancart, du moins passagèrement, toute espèce de Surmoi, y compris celui de l'analyste. Car le patient doit finalement être libre de tout lien émotionnel, dans la mesure où le lien dépasse la raison et ses tendances libidinales propres. Seule cette sorte de déconstruction du Surmoi peut amener une guérison radicale ; des résultats qui ne consisteraient que dans la substitution d'un Surmoi par un autre doivent encore être désignés comme transférentiels ; ils ne correspondent assurément pas au but final du traitement : se débarrasser également du transfert. »

On pourra, bien sûr, reprendre et critiquer l'équation analyste = père = Surmoi. Elle est à remettre dans le contexte théorique de l'époque, mais également dans le contexte subjectif qui est celui de Ferenczi, celui de cette haine-amor dans lequel il se débat et dont il essaie de se défaire dans sa pratique.

5) « Dépouiller le tact de son caractère mystique » - En avoir ou pas :

À la fin de son article Ferenczi se réfère à « un collègue » - un mystérieux collègue dont le nom n'est pas mentionné - à qui il a soumis son point de vue sur l'élasticité de la technique. Et on trouve dans le texte tout un paragraphe qui reprend in extenso la lettre que lui a adressée Freud le 4 janvier 1928. Comme à son habitude Freud y est encourageant et laudateur. Mais il adresse une mise en garde en parlant de :

« ... tous ceux qui n'ont pas de tact [et] qui y verront une justification du bon plaisir, c'est-à-dire du facteur subjectif, c'est-à-dire de l'influence des complexes personnels non maîtrisés ».

En d'autres termes, le tact, il n'est pas sûr qu'il soit si aisé de l'acquérir. Relève-t-il de ce qui se transmet ? En tout cas pas de ce qui se prescrit. Et en fin de compte Freud s'en remet à l'expérience de l'analyste et recommande à l'adresse des débutants de « dépouiller le tact de son caractère mystique ». Mais qu'entend-il par là ? N'est-ce pas au fond ce à quoi s'essaie Ferenczi, en tentant de théoriser la « métapsychologie des processus psychiques de l'analyste », déjà évoquée ?

Sans doute ne parvient-il pas tout à fait, malgré ses efforts, à ôter au tact son caractère mystérieux, sinon mystique. Quoi qu'il en soit, son explicitation laisse Freud circonspect.

Les adieux :

« Élasticité de la technique psychanalytique » est l'un des derniers textes psychanalytiques de Ferenczi. Avec celui, contemporain, sur la fin de l'analyse¹², il marque en quelque sorte les adieux de Ferenczi à la psychanalyse.

La suite de la relation avec Freud, orageuse et douloureuse, s'accompagne, on ne s'en étonnera pas, de modifications techniques de la part de Ferenczi. Celui-ci semble ne pas se contenter de « l'impression de bonté » produite par la tolérance de l'analyste, il met en acte cette bonté en embrassant et en se laissant embrasser par ses patient(e)s. C'est la « néo-catharsis » qui repose sur le vœu de réparation d'un traumatisme initial, celui que subit l'enfant innocent attendant la tendresse, alors qu'il est victime de la perversion (polymorphe ?) des adultes qui veulent en jouir. Cette appréhension de l'analyse comme réparation du traumatisme sera au centre du dernier texte de Ferenczi, produit au congrès de Wiesbaden en septembre 1932 « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant ». Bref, il s'agit d'un retour à une conception pré-freudienne, traumatologique. Tout cela n'est pas sans évoquer ce à quoi nous assistons aujourd'hui avec l'efflorescence des discours, et des pratiques « psy », visant à remédier aux conséquences du traumatisme que chacune des victimes que nous sommes a dû subir, d'une façon ou d'une autre. Freud, ayant eu vent de cette « technique du baiser » ne manquera pas de réagir aux innovations pratiques de Ferenczi :

« Maintenant, imaginez quelle sera la conséquence de la publication de votre technique [...] Un certain nombre de penseurs indépendants, en matière de technique, se diront : pourquoi en rester au baiser ? On pourrait certainement obtenir encore davantage en y ajoutant le « pelotage » qui, après tout, ne fait pas non plus d'enfants [...] nos collègues les plus jeunes trouveront difficile de s'arrêter, dans les relations nouées, au point fixé au départ, et le Godfather Ferenczi se dira peut-être, en contemplant la scène animée qu'il a créée : j'aurais peut-être dû arrêter ma technique de tendresse maternelle avant le baiser. »¹³

Mais Ferenczi, lancé, ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Avec une des ses patientes qui lui reproche de dissimuler sa haine alors qu'elle attend un amour illimité en réparation d'un traumatisme sévère subi autrefois, il propose l'analyse mutuelle : chacun son tour sur le divan. Ce, afin d'abolir la dissymétrie traumatique entre adulte (analyste) et enfant (analysant). C'est au fond un remède à l'insuffisance de sa propre analyse : puisque le maître n'a pas voulu la mener jusqu'au bout et expliciter le versant négatif, ce sera une patiente qui le fera....

¹² « Le problème de la fin de l'analyse », présenté au congrès d'Innsbruck en 1927, auquel Freud répondra en 1937 avec « Analyse avec fin et analyse sans fin ».

¹³ : Lettre de Freud à Ferenczi du 13 décembre 1931 in correspondance Vol. 3

Au-delà du fantasme : le fantasme

Ferenczi voulait aller jusqu'au bout, jusqu'à ce « terme naturel » où l'angoisse de castration homosexuelisante pour l'homme, et l'envie du pénis pour la femme, auront pu être surmontées, ce grâce à l'accession à un lien de parité. C'est ce que propose l'analyste qui a « entièrement achevé son analyse ». Cet analyste que lui n'est pas. Et aller jusqu'au terme, c'est dissoudre ce mensonge inconscient qu'est le fantasme.

« Ce que, selon les principes de morale et de réalité, nous appelons mensonge, chez l'enfant et en pathologie, nous l'appelons fantasme. [...] On pourrait donc généraliser en disant que le névrosé ne peut être tenu pour guéri tant qu'il ne renonce pas au plaisir de la fantasmatisation inconsciente, c'est-à-dire au mensonge inconscient »¹⁴.

Au-delà du mensonge, au-delà du fantasme, c'est ce à quoi pensera être parvenu Ferenczi en considérant le patient comme un enfant traumatisé par des adultes jouisseurs. À ceci près que de cette façon, cherchant un terme « au-delà », ce qu'il théorise, et met en acte, c'est un fantasme, fantasme sadique¹⁵ qui traverse toute sa théorisation. Sa « furor sanandi », ce qu'il dit de la nécessaire bonté de l'analyste, de sa tolérance, dans le texte sur l'élasticité, mais aussi du Surmoi, va dans ce sens, de même que son insistance sur le transfert négatif qu'il s'agit d'aller chercher en le provoquant chez le patient (de peur qu'il ne s'exprime trop chez l'analyste ?).

« Après cette production hors pair, il arriva que lentement notre ami nous échappa. [...] il sembla se retrancher toujours davantage dans un travail solitaire [...]. On apprit qu'un unique problème avait monopolisé son intérêt. Le besoin de guérir et d'aider était devenu chez lui surpuissant. Sans doute s'était-il assigné des buts qu'on ne peut aujourd'hui absolument pas atteindre par nos moyens thérapeutiques. De sources affectives jamais taries jaillissait sa conviction que l'on pourrait obtenir bien plus avec les malades si on leur dispensait suffisamment de cet amour dont, enfants, ils avaient eu la désirance. »¹⁶

Des « sources affectives jamais taries » : le fantasme du fils-père ? Un fils victime voulant réparer son propre sadisme paternel ?

Rien à voir - post-scriptum cinématographique :

Au fil de mes recherches je suis tombé sur un article signé Éva Brabant et issu de la revue *Le coq Héron*. On y trouve une petite histoire dont je n'avais jamais entendu parler :

« Au printemps 1937, Oskar Serti fut appelé à Hollywood par la Metro-Goldwyn-Mayer, pour réaliser un film sur les amours passionnées de Sándor Ferenczi. Après trois années de travail intensif, Serti acheva enfin son film, qui retraçait dans ses moindres détails la vie mouvementée du célèbre pionnier hongrois de la psychanalyse. Mais, lors de l'avant-première, les producteurs refusèrent de distribuer un film de plus de sept heures et sommèrent Oskar Serti de le réduire à un maximum de deux heures dix minutes.

Oskar Serti ne pouvait accepter de voir son œuvre ainsi amputée pour une simple question de minutage. Après le départ des producteurs, il resta seul en salle de projection pour visionner une dernière fois son film dans l'état où il l'avait conçu. Il en profita au passage pour photographier l'écran avec un appareil dont le temps de pose correspondait à la durée de son film. Après quoi, il détruisit toutes les copies existantes de son film. Le lendemain, il

¹⁴ : « Le problème de la fin de l'analyse » 1927

¹⁵ : cf. ce que développe à ce sujet Serge André dans son livre *Devenir psychanalyste et le rester*.

¹⁶ Freud : éloge funèbre de Ferenczi – Mai 1933 (Œuvres complètes Vol. XIX p. 313)

laissa sur le bureau des producteurs un exemplaire de la photographie de son film, en leur signifiant qu'elle constituait le seul résumé valable de son œuvre. »

Il n'est pas sûr que cette histoire soit vraie. Il n'est pas sûr qu'un tel film ait été effectivement tourné. Quant à Oskar Serti, ce réalisateur d'origine hongroise, aussi talentueux que ses compatriotes Alexandre Korda, Michael Curtiz, George Cukor, André de Toth... il n'est pas sûr qu'il ait véritablement existé ailleurs que dans l'imagination d'un poète. Mais chacun, après tout, est libre d'écrire le scénario du film, et d'en imaginer le montage et la distribution. Ce serait au moins aussi bien que le décevant *Freud passion secrète* de John Huston, ou que le navrant *A dangerous method* de David Cronenberg...

*

Quelques textes des deux protagonistes :

- S. Freud :
 - . « Perspectives d'avenir de la thérapie psychanalytique » (*La technique psychanalytique*)
 - . « Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique » (*La technique psychanalytique*)
 - . « Analyse avec fin et analyse sans fin » (*Résultats, idées, problèmes Vol II*)

- S. Ferenczi :
 - . « De l'histoire du mouvement psychanalytique » (1910)
 - . « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie » (1919)
 - . « Les fantasmes provoqués » (1924)
 - . « Le problème de la fin de l'analyse » (1928)
 - . « Élasticité de la technique psychanalytique » (1928)
 - . « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » (1932)

(L'ensemble de ces textes figure dans les *Œuvres complètes* parues chez Payot en 1982.

On les trouve également à l'adresse suivante :

<http://psycha.ru/fr/ferenczi/biblio.html>

. *Journal clinique* (1930- 1932)

- S. Freud – S. Ferenczi :
 - . *Correspondance* (en français en trois tomes)

...et de quelques autres :

- Serge André :
 - . *Devenir psychanalyste et le rester* (Ed. Que 2004)

- Marlène Belilos :

. « La question du tact dans la correspondance Freud-Ferenczi »
(<https://mbelilos.wordpress.com/2009/12/03/90/>)

- Emmanuel Berman :
 - . « Sándor, Gizella, Elma : un voyage biographique » (*Le Coq Héron* 2003/3)
- Éva Brabant :
 - . « Les voies de la passion entre Freud et Ferenczi » (*Le Coq Héron* 2003/3)
- Gisèle Chaboudez, Judith Dupont, Suzanne Hommel,
 - . « Notes sur Ferenczi » (*Ornicar ?* N° 35 - 1985)
- Diane Chauvelot :
 - . « Syracuse 1910 La passe supposée de Freud » (*Ornicar ?* N° 12/13 - 1979)
 - . « La notion d'analyse réciproque chez Ferenczi (sur le site des Cartels constituants de l'analyse freudienne : <http://www.cartelsconstituants.fr/medias/documents/6644.pdf>)
- Philippe Julien :
 - . « Le débat entre Freud et Ferenczi : savoir y faire ou savoir y être » (*Ornicar ?* N°12/13 - 1979)
- Jean-Pierre Klotz :
 - . « Le cas Ferenczi » (*Ornicar ?* N° 35 - 1985)
- Alain Merlet :
 - . « Ferenczi jugé par Freud et par Lacan » (*Ornicar ?* N° 35 - 1985)
- Colette Soler :
 - . « L'acte manqué de Ferenczi » (*Ornicar ?* N° 35 - 1985)
- Françoise Tremolières :
 - . « Ferenczi ou l'élaboration d'un savoir sous transfert » (*Bulletin de l'Association Patou Bibliothèque freudienne de Lille* 116 - 2008)

*
**

Le 4 Mars 2018